MLR
1771

Lettres ouvertes aux Ecrivains de Belgique Publication trimestrielle
35e année - no 140 octobre - novembre - décembre 1987

Cent quarantième
LETTRE OUVERTE
aux Ecrivains de Belgique

Equinoxe de l'automne 1987.

Mes chers confrères,

Dans ma dernière missive, il s'est glissé une faute. Un confrère vigilant m'en fit la remarque. J'ai amputé un mot d'une lettre auquel il avait droit, selon les impératifs de l'Académie française. Je bats ma coulpe.

Sur ce chapitre, nos aînés étaient moins sévères. Ferdinand Brunot a rappelé l'attitude de Voltaire: «L'Indifférence de l'auteur des *Lettres Philosophiques* va si loin qu'il se désintéresse complètement de la correction typographique et en laisse passer qui défigurent les mots et le sens. Le 12 décembre 1743, il écrit à César de Missy, l'éditeur du *Mahomet* en Angleterre: «Vous vous moquez de me consulter sur la ponctuation et l'orthographe; vous êtes le maître absolu de ces petits peuples-là comme des plus grands seigneurs de mon royaume.»

Voltaire n'est pas seul à marquer cette indifférence pour l'orthographe. Maint académicien se rebiffe contre les règles de l'illustre Compagnie et plus d'un auteur s'en tint à *ortographe*.

Les hommes de lettres se soucièrent avant tout de bien écrire et y parvenaient sans peine. Nous avons gardé ce souci, encore qu'il faille tenir compte des possibilités d'un chacun. Le dicton de la plus jolie fille du monde est toujours valable. Un point positif: nous écrivons, en général, correctement. Pour le bien d'un chacun la langue française est

protégée par d'éminents spécialistes et il est réconfortant de trouver deux Belges dans cet aréopage, Maurice Grévisse et Joseph Hanse. Leur pouvoir s'arrête toutefois aux arcanes du style.

Ici le problème devient délicat. On plonge sans recours dans la pire subjectivité, et les jugements tombent comme des couperets de guillotine, surtout entre confrères: Flaubert écrit: «Quel homme aurait été Balzac s'il eût su écrire!». Baudelaire est malmené par Sainte-Beuve et bien d'autres. Et tous les grands ont été traités de même.

En fait, l'exercice de la critique est impossible. Il faudrait être d'une objectivité absolue. Qui peut prétendre à cela? Je ne crois pas aux superlatifs, mais celui que je tiens pour le meilleur critique n'en trahit pas moins d'évidentes dilections. C'est humain. Comment exiger d'un homme qu'il soit impassible et, à supposer qu'il le soit, comment peut-il juger de la sensibilité d'autrui? Et nous voici en plein cirage.

Il y a une solution. Celle d'user de la louange systématique. Elle est pratiquée avec constance et succès par l'A.E.B. et, vous le savez, «Nos Lettres» abondent en commentaires strictement laudatifs. Ainsi l'auteur d'un navet et celui d'un chef d'œuvre sont généreusement confondus. C'est un signe de haute confraternité.

Il m'a été demandé parfois pourquoi mes bouquins n'étaient pas honorés de ces louanges. La raison en est simple. J'ai omis de les envoyer. Le jugement étant connu d'avance je n'avais rien à apprendre, et j'ai voulu, en même temps, épargner de la besogne au laudateur de service. N'y voyez donc de ma part aucun ostracisme, si je puis me permettre ce vocable cher à Monsieur Beulemans. Une preuve de ma bonne volonté, j'ai joué le jeu. A la suite de l'aimable insistance de feu le président Adrien Jans, j'ai accepté un débat à propos de mon livre «Nouvelle Histoire de Belgique». Affable comme toujours, Carlo Bronne présidait. Aussi quand le ton de la discussion monta, y mit-il fin le plus naturellement du monde. Sans doute avait-il raison. En effet, une dame m'ayant demandé ce que je pensais de Léopold II, je répondis: «Madame, c'était un aventurier en chambre». Cela jeta un froid et je compris ma maladresse. Pareil propos ne convenait pas au style ouaté régnant dans la maison.

Ce cher Carlo Bronne! En 1976, nous fûmes les deux Belges appelés à parler sous la Coupole pour fêter le centenaire de la naissance de la Reine Elisabeth. L'Académie des beaux-arts, dont elle était membre, organisa une belle cérémonie, où, chose stupéfiante, à part la reine Marie-José, nul membre de la famille n'était présent. Déjà oubliée? Les Belges ont fait de même et ce centenaire est passé à peu près inaperçu.

Carlo Bronne a consacré un livre fervent à la Grande Dame et il a même trouvé quelques émules. Le sujet est-il épuisé pour autant? Je ne le pense pas. Certains aspects ont été trop laissés dans l'ombre. La reine n'était pas toujours très conformiste. Je l'ai connue présidente

des Amis de Romain Rolland. Quand l'auteur de «Jean-Christophe» était encore tenu pour un traître par des patriotards délirants.

Je clos cette parenthèse élisabethaine pour retourner aux frais bocages du Bois sacré.

Connaissez-vous «Le Carnet et les Instants»? C'est un bulletin d'information, édité par l'Association «Promotion des Lettres belges de langue française». On y trouve force renseignements sur des auteurs, tant morts que vifs, leur faciès reproduit à l'appui. Chose troublante, nombre de ces noms ne figurent pas parmi les membres de l'A.E.B.

Invité à parler au Palais des Beaux-Arts sous les auspices de cette association, je me permis de m'enquérir de ses rapports avec l'A.E.B. La réponse était claire. Ils n'existent «pour ainsi dire» pas. Vous avouerai-je que ma perplexité est grande. Pourquoi ces deux organismes, qui poursuivent les mêmes buts, ne s'épaulent-ils pas? Ce n'est pas tout. Je croyais, j'oserais dire «dans ma candeur naïve» comme cela se chante dans «Mireille», que tous les auteurs belges, sauf les quelques réfractaires que l'on trouve toujours partout, étaient membres de l'A.E.B. Il n'en est rien et, comme dit l'Adjudant, «j'en vois beaucoup qui n'y sont pas». Pourquoi cette indifférence? C'est mal reconnaître les mérites de notre association et les efforts constants de son conseil pour la mettre en valeur.

En 1830, les Belges affirmaient que «L'Union fait la Force». De nos jours, ils font volontiers le contraire, suivant l'exemple de nos hommes politiques, qui, par le simple tracé d'une ligne dite linguistique, ont créé des emplois nombreux de ministres, de secrétaires d'état, de chefs et d'attachés de cabinet, plus une poussière de sous-fifres, Hélas! la littérature ne se prête pas à des exercices aussi bénéfiques.

Il nous faut nous contenter d'être ce que nous sommes. Au temps d'Homère l'aède déclamait ses poèmes aux foules recueillies. Aujourd'hui, l'aède est devenu chansonnier. Il clame dans un micro des paroles inaudibles à cause du vacarme d'un accompagnement qui se dit musical, et il est obligé, de surcroît, de se contorsionner acrobatiquement. C'est à ce prix qu'il conquiert l'appui des foules devenues délirantes. C'est, selon les augures, un effet de la culture des masses.

C'est, je crois, le prélude de cette civilisation des boutons qui verra enfin le triomphe de l'homo cretinus.

Roger Avermaete

BLOC-NOTES

Une mince brochure de trente-deux pages intitulée «Hommage à Armand Henneuse», signée Abelard, retrace en quelques phrases la vie de cet étonnant éditeur, suivies de la description des 119 volumes publiés durant la période lyonnaise, qui va de 1940 à 1971. On y découvre Aragon et Eluard voisinant avec nombre d'inconnus. Les Belges n'y sont pas moins de vingt-deux: Max Elskamp en tête, suivi d'André Baillon, Franz Hellens, Marcel Thiry, Norge, Paul Neuhuys et nombre d'autres.

Ce cher Armand, charmant poète, auteur de ces «Roses grises» qu'il rapporta du camp de Mauthausen, d'où il sortit, touché dans sa chair, mais sans vouloir le montrer, ni même y faire allusion.

La Belgique officielle, j'entends les services qui veillent sur les lettres, n'ont jamais rien fait pour lui. Et le secteur privé ne fut pas plus généreux. Un jour j'ai suggéré de l'inviter aux Midis de la poésie, mais je ne reçus jamais de réponse.

R.A.

Editeur Roger Avermaete — Lange Lozanastraat 32, boîte 2 — 2018 Anvers